

La Tipica : Interview de Juan Cedrón

Vivant en France depuis plus de 30 ans, Juan Cedrón a joué un rôle fondamental dans la découverte par le public européen d'une musique de tango à la fois authentique et innovante. Dans son œuvre voisinent les interprétations fidèles au styles traditionnels (comme dans le CD « tango Primeur ») et les créations originales (Cd « Apparition urbaine ») ; Son intérêt pour la poésie s'est concrétisé par la mise en musique de nombreux auteurs contemporains : outre ses propres textes, on peut citer les noms de Tunon, Gelman, et plus récemment de Acho Manzi (CD « Para que vos y yo ») ; Outre le fameux Cuarteto Cedrón, il a créé une grande formation, La Tipica, qui comporte actuellement 14 musiciens, et lui a permis de renouer avec le répertoire des grands orchestres traditionnels. Il nous explique ici son point de vue sur la nécessité de mieux associer la poésie et la musique vivantes à la pratique de la danse.

Pourquoi avez-vous créé ce grand ensemble, La Tipica ?

Le tango associe de manière inséparable la musique, la poésie et la danse. Piazzolla avait tort quand il disait : si les gens veulent danser, ils n'ont qu'à écouter du cha-cha-cha ». Ce mépris de la danse et du bal est une erreur de la part des musiciens. Le but de La Tipica est au contraire de favoriser l'association danse-musique. J'ai passé ma jeunesse à écouter les grandes formations traditionnelles de l'âge d'or, qui jouaient pour faire danser les gens, et dont la richesse musicale est immense. Aussi, la tradition du tango instrumental destiné au bal me semble complètement naturelle. En 1987, lorsque j'ai réalisé le spectacle « Mémoires de Buenos Aires », j'ai créé avec Miguel Praino un grand ensemble, en faisant appel notamment à Antonio Agri, Juan José Mosalini et Gustavo Beytelmann. Au départ, il s'agissait d'accompagner la danse de scène du spectacle ; mais, par la suite, nous avons également commencé à jouer en concert et pour les bals. Mais c'est surtout depuis 2 ou 3 ans, avec notamment l'expérience du Cabaret Sauvage à Paris, que La Tipica a pris son essor comme orchestre de danse. C'est qu'aujourd'hui, il existe un public de danseurs amateurs beaucoup plus important qu'il y a quinze ans.

Quels ont été vos choix en matière de répertoire ?

La Tipica m'a permis d'interpréter un répertoire traditionnel qui m'émeut beaucoup et que j'avais rêvé de chanter depuis toujours. Nous avons cherché à faire revivre les styles et les arrangements magnifiques de Gobbi, de Troilo, ou de Pugliese sans les altérer, car la récréation ou la réinterprétation systématique des œuvres existantes ne me paraît pas souhaitable. A force de « réarranger », on finit par déranger les styles originaux. Tout le monde n'a pas le génie de Sagan, qui a superbement réarrangé « Recuerdo » de Pugliese, en ajoutant de très beaux contrechants. Par la suite, j'ai également fait interpréter à La Tipica des créations personnelles.

Quel bilan tirez-vous de cette expérience ?

Sur le plan personnel, cela m'a appris à jouer avec un grand orchestre, alors qu'en tant que guitariste, j'étais plutôt habitué aux petites formations. La Tipica a également été une pépinière de jeunes musiciens que j'ai pu former, comme Manuel Cedrón au bandonéon, Fanny Rome, Anne Vilette, Florent Maton, Emilio Cedrón, Vincent Goyer et Dominique Lemonier au violon, Laura Craoni au violoncelle, Roman Cedrón à la contrebasse, Jeanne-Marie Golse au piano ; Aujourd'hui, ils maîtrisent les secrets de l'interprétation du tango et

ont pris leur place aux côtés des anciens comme Miguel Prailo et Daniel Cabrera. Et puis, c'est magique de voir les gens danser sur ma voix. Il y a eu de grands moments d'émotion au Cabaret Sauvage, mais aussi à Nîmes, à Alès...

Pensez-vous que le milieu des danseurs est suffisamment réceptif aux créations des musiciens de tango contemporains ?

Les danseurs français ont une approche, disons, très libre de la musique de tango. Le bon côté de la chose, c'est qu'il y a là un potentiel d'innovation intéressant, par exemple à la frontière de la danse contemporaine. Cela nous montre aussi à nous, les argentins, qui sommes peut-être trop entravés par la tradition, que l'on peut danser sur toutes sortes de musiques. Mais on a aussi parfois l'impression que les danseurs français font un peu n'importe quoi ? Il ne viendrait pas exemple à l'esprit d'aucun argentin de danser sur les chansons de Carlos Gardel, ou encore de frétiller gaiement sur les derniers vers de « Sur » qui disent « Tout est mort, je le sais ». Il y a là des contresens qui peuvent provenir d'un manque d'approfondissement de la culture tanguera, et notamment d'une méconnaissance de la langue et de la poésie. Cela me rappelle qu'avant d'arriver en France, j'adorais manger de la crème Chantilly avec le camembert. J'aimais déjà beaucoup la cuisine française, mais ce n'est que plus tard, après être arrivé ici, que mon goût s'est affiné. On pourrait souhaiter de même un approfondissement de la culture tanguera des danseurs français, qui pourraient s'ouvrir davantage aux autres dimensions de cet art : poésie, chant, musique instrumentale...

Il y a mille façons d'améliorer les choses. Par exemple, nous allons reprendre à la rentrée les concerts mensuels dominicaux de La Tipica au Cabaret Sauvage ; Nous aimerions inviter à chaque fois un professeur différent de danse qui donnerait un cours puis ferait une démonstration avec ses élèves au son de notre orchestre, dans le but de mieux associer danse et musique vivante. Nous allons également mener une expérience similaire à la « Tentation » de Bruxelles.

Quelles sont les raisons pour lesquelles il y a aujourd'hui si peu de musique vivante dans les bals de tango ?

Il y a d'abord, bien sûr, une raison économique. Un orchestre, cela coûte cher, surtout s'il est composé de 14 musiciens comme La Tipica ; même si, dans le passé, nous avons parfois accepté des cachets modestes. L'exigence de rentabilité, liée au système capitaliste, peut faire ici beaucoup de mal. Il faut être dans une démarche artistique, comprendre l'intérêt de payer un petit surcoût pour écouter de la musique vivante. C'est aussi la responsabilité du public de s'intéresser aux musiciens contemporains. Quand, par exemple, nous avons essayé de jouer à la Maroquinerie, au Kremlin Bicêtre, cela n'a pas tenu, car les gens ne venaient pas assez nombreux. C'est vraiment dommage, car il vaut mieux danser sur un vrai orchestre que sur une cassette. Et les danseurs devraient être davantage sensibilisés à l'écoute musicale au cours de leur formation ;

Propos recueillis par Fabrice Hatem

<p>Le prochain CD de l'orchestre La Tipica devrait paraître courant octobre, avec des compositions de Troilo, Francini, Gobbi, Pugliese, dans des arrangements destinés à la danse. Soirée de présentation de l'album le jeudi 26 octobre au Cabaret Sauvage.</p>
